

## Jean 10.11-18 (traduction J. Alexandre)

11 Le berger c'est moi : le bon ! Le berger, le bon, se démet de sa vie pour les brebis. 12 Le salarié, lui qui n'est pas le berger, à qui ne sont pas les brebis, il voit venir le loup et il abandonne les brebis, et il fuit. Et le loup s'empare d'elles et les disperse. 13 Parce qu'il est salarié et qu'il ne se soucie pas des brebis. 14 Moi je suis le berger, le bon, et je connais celles qui sont à moi. Et celles qui sont à moi, elles me connaissent : 15 Comme me connaît le Père, et comme je connais le Père. Et je me démetts de ma vie pour les brebis. 16 Et j'ai d'autres brebis, qui ne sont pas de cet enclos. Je dois mener celles-là aussi, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger. 17 C'est pour cela que le Père m'aime. Parce que je me démetts de mon être... afin qu'à nouveau je le reprenne. 18 Personne ne me l'enlève, mais je me démetts de lui moi-même. J'ai autorité pour me démettre de lui, et j'ai autorité pour le reprendre. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

### Le roi est mort

Je ne vais pas vous parler de piété, aujourd'hui, de notre relation personnelle avec Celui qui est notre berger, à chacun de nous, mais plutôt d'histoire. La personne du berger nous évoque tout un ensemble d'images qui sont liées à notre culture et, d'ailleurs, à tout l'ensemble des civilisations qui ont entouré, et entourent encore souvent, la Méditerranée.

L'image du berger qui fait paître ses troupeaux, encore très présente chez nous, avec la transhumance, les paysages de montagne, les Cévennes. Image paisible et bucolique.

Chez nous, cette image s'est déplacée vers le religieux, avec l'idée que le pasteur est le berger de la communauté. Mais dans les Écritures, l'image du berger est tout aussi politique que religieuse. Car pour elles, le berger, c'est le roi, le serviteur élu par le Seigneur. Élu pour gouverner le peuple d'Israël selon les enseignements de la Parole de Dieu.

Car le roi véritable des Israélites n'est autre que Dieu lui-même. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles on le nomme le Seigneur. Depuis Moïse et la sortie d'Égypte, les Douze tribus d'Israël n'ont qu'un roi, et à la différence des autres peuples, ce roi n'est pas un homme mais bien leur dieu !

Le roi humain qui siège à Jérusalem n'est que le vicaire du vrai Roi. C'est en ce sens seulement qu'il est le berger d'Israël. Et c'est en ce sens qu'il est appelé messie, ou christ, c'est-à-dire oint en tant qu'élu du seul vrai roi.

Jésus sait cela, bien sûr, et ce qui est dit ici, dans l'évangile selon Jean, dans cette parabole du bon

berger, a pour but de donner la clé de son ministère, dont le sens est mystérieux pour ses auditeurs juifs. Ce qu'il leur dit, c'est qu'il est leur roi, qu'ils sont le troupeau de son héritage, et que c'est justement en tant que tel qu'il doit mourir.

Voilà qui ne va pas de soi ! Après tout, on attendrait plutôt l'annonce de la victoire future de ce roi sur les ennemis de son peuple, afin de rétablir la Loi royale descendue des cieux autrefois au Sinaï. Une Loi que les païens romains ont remplacée par la leur, basée sur la violence et l'injustice.

Or il n'en est rien, c'est au contraire sa mort qu'il annonce. Sa défaite, alors ? C'est devant cet illogisme que je vous invite à élargir notre réflexion de ce matin, et à réfléchir sur ce que signifie le thème du Roi des Juifs dans les évangiles.

Prenez l'évangile selon Matthieu, par exemple. Il est celui qui a réfléchi le plus à cette question. Or il tient à ce que le titre de Roi des Juifs n'apparaissent uniquement dans la bouche de païens ! Le titre de roi est un titre pour païens !

Il y fait allusion dès le début quand il évoque le titre de Roi des Juifs mis dans la bouche des sages, ces sages qui cherchent l'endroit où Jésus vient de naître. Ce sont des païens, des non-juifs, et leur savoir en astrologie contredit Moïse.

Mais c'est aussi dans Matthieu qu'à la fin, Pilate demande à Jésus : « Es-tu le Roi des Juifs ? ». Et comme il ne reçoit pas de réponse, il répond lui-même à sa question en faisant écrire sur la croix : « Celui-ci est le Roi des Juifs ».

Ainsi, chez Matthieu, Jésus est appelé le Roi des Juifs à deux moments seulement. Pour sa naissance et pour sa mort. Et par des païens, orientaux ou romains. Roi des Juifs à son lever, disent

ces mages qui viennent du Levant ; Roi des Juifs à son coucher, écrivent sur sa croix ceux qui règnent sur le Couchant. Ceux du matin et ceux du soir de sa journée, de son temps de vie humaine.

Avant le récit de la résurrection, tout l'évangile de Matthieu court d'une royauté à l'autre, de la royauté de Noël à celle de Pâques. Et la première annonce la seconde, annonce l'aboutissement de la violence et de la cruauté des humains à Golgotha.

Car au début, l'histoire des mages se termine par un massacre d'enfants et, pour le petit Roi des Juifs, elle finit par le chemin habituel que suivent les réfugiés, par la fuite en Égypte, par un long séjour au pays des faux dieux. Toujours ces païens !

Jusqu'à ce qu'à la fin ou presque, un centurion, donc, cet autre païen, nous traduise, devant le cadavre encore pendu à la croix, le sens de ce titre de Roi des Juifs inscrit sur le bois : « Assurément, dit-il, cet humain était le fils de Dieu. » Comme s'il avait lu le Psaume 2, que vous avez entendu lire tout à l'heure, celui où Dieu dit au roi qui règne à Jérusalem : « Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré. »

Matthieu l'a lu, lui, ce psaume du roi. Il le connaissait bien avant d'écrire l'histoire des mages venus de l'Orient ou de se soucier des machinations de ce roitelet, Hérode, dit le Grand, le vassal des empereurs de Rome, en réalité, et l'ami de la sulfureuse Cléopâtre. Hérode, l'emblème des rois humains, ces éternels tyrans de toute la Terre.

De tout temps, les humains acceptent de se faire dominer par des gens de cet acabit. Des gens qui se prennent pour des êtres quasi-divins. Des gens dont l'espèce existe encore aujourd'hui ici ou là, au Proche-orient, en Extrême-Orient, en Afrique, ailleurs encore.

Eh bien aujourd'hui, le roi est mort, rappelle notre Matthieu. Aujourd'hui, l'idée de roi est morte, le désir d'avoir un roi, un seigneur, un maître humain, ce désir est mort pour le croyant. C'est là qu'il veut en venir : plus jamais tu ne te feras à ces types qui se prennent pour les enfants des dieux. Plus jamais tu ne leur diras Amen avant de juger de la conformité de leurs actions avec la justice et le droit. Que plus jamais un hu-

main ne soit le seigneur des humains !

Or si nous entendons parler de seigneurs sanguinaires, ici ou là dans le monde, nous avons tendance à oublier que nous aussi nous obéissons à des maîtres. Seulement ceux-ci ne sont pas des gens, comme Assad ou Erdogan.

C'est tout un système de dépendances aux fonctionnements obscurs qui façonne notre existence. Qui oriente nos désirs, nous propose des modèles à suivre en un spectacle permanent. Le tout basé sur le pouvoir de l'argent et, plus profondément, sur notre besoin contradictoire de sécurité et de compétition.

Mais à Pâques, se dresse, vivant envers et contre tout, non le Roi des Juifs, cette fois-ci, mais le Fils de l'Homme, cet humain achevé, abouti, enfin, comme Dieu l'a rêvé. Le roi de toute la terre. La promesse d'une humanité enfin fidèle à son véritable maître. Oui, toute l'humanité, enfin réconciliée.

Aussi, lorsque vous vous dites chrétiens, c'est-à-dire disciples du Christ, vous confessez ainsi que Jésus de Nazareth, mort et ressuscité, est votre roi. Un roi paradoxal puisqu'il doit sa royauté à son refus de régner.

C'est une histoire à faire : l'humain véritable, le Christ, s'y lève chaque jour. Afin que jamais plus les humains n'aient à s'asservir aux rois du monde, aux barbares comme aux supposés « civilisés ». Et que jamais les Rachel de toute la Terre n'aient à pleurer leurs enfants morts. Une histoire à inventer chaque matin, et chaque soir à réviser.

Et c'est maintenant que les brebis en question composent le troupeau, qu'ils soient d'une bergerie ou d'une autre, délivrées d'un faux berger ou d'un autre : l'humanité future, troupeau composé des amis du berger véritable, n'est pas d'une seule origine ou appartenance. C'est ce que signifie, pour Matthieu, le fait que ce sont des païens qui reconnaissent Jésus comme roi. Car ici ou là, dans le monde, sont des gens qui appartiennent au Christ, qu'ils sachent ou non l'appeler Seigneur, ou Messie, ou Fils de Dieu, à leur manière ils le connaissent et sont connus de lui.

Fasse Dieu que nous nous mettions en marche avec et parmi eux. Amen !